



L'idéal de beauté véhiculé sur les réseaux sociaux pousse de nombreux jeunes à passer le cap de la chirurgie esthétique.

© DR.

# La chirurgie esthétique attire de plus en plus les jeunes

Repulper les lèvres, agrandir les yeux, affiner le nez, rebomber le fessier... A l'ère du « visage Instagram », de plus en plus de jeunes se tournent vers la médecine ou la chirurgie esthétique pour ressembler à leurs filtres. Avec des conséquences parfois désastreuses.

ANNE-SOPHIE LEURQUIN

Des yeux de chat (« cat's eyes » ou « fox eyes ») ourlés de cils interminables, un nez fin, des pommettes saillantes surmontant des joues creusées, une bouche pulpeuse, une mâchoire à angle droit, un corps en sablier structuré par un ventre plat, des seins généreux et des fesses rebondies... Cet idéal de beauté véhiculé sur les réseaux sociaux par les mannequins, influenceuses et autres starlettes de télé-réalité a été défini par une journaliste du magazine américain *The New Yorker* comme « l'ère du visage Instagram ».

Un diktat esthétique qui engendre une cohorte de sosies sur les réseaux sociaux, à grands coups de filtres et autres outils de retouche Facetune (70 euros par an tout de même), mais aussi dans la vraie vie, où les injections de botox et les coups de bistouri tournent à plein régime. Et ce, dès 18 ans à peine.

Selon l'International Master Course on Aging Science (Imcas), le congrès européen des professionnels du secteur, la proportion des 18-34 ans qui ont eu recours à la médecine esthétique a dépassé en 2019 celle des 50-60 ans. Un phénomène en constante évolution, si

l'on en croit la progression du mot-clé « plastic surgery » sur TikTok, passé de 3,8 milliards de vues en 2021 à 16,9 milliards aujourd'hui.

Si les médecins sont désormais obligés d'enregistrer les prothèses qu'ils implantent, il n'existe aucun registre des actes esthétiques en Belgique. Hormis la chirurgie réparatrice (reconstitution après un cancer, un accident, en cas de malformation...), les interventions esthétiques ne sont pas remboursées par l'Inami. Il est donc très difficile d'avoir une idée de l'ampleur du phénomène chez nous. Mais les chirurgiens ou médecins esthétiques que nous avons contactés le confirment : de plus en plus de jeunes (femmes principalement, mais hommes aussi, surtout pour les implants capillaires) font appel à leurs services... quand ils ne se tournent pas vers des charlatans.

## 5.500 euros (au moins) pour des fesses bombées

« Ce n'est pas rare d'avoir des jeunes femmes de 22 ou 23 ans qui ont déjà eu deux ou trois chirurgies esthétiques », observe Frank Plovier, chirurgien esthétique à Bruxelles, dont la clinique privée effectue entre 20 et 30 opérations par semaine. Les réseaux sociaux influencent la demande, même si celle-ci a toujours été forte, estime le praticien qui exerce depuis une petite vingtaine d'années. Il en veut pour preuve la demande pour le « brésilien butt lift » (« BBL » pour les intimes) ou renforcement du fessier à partir de ses propres graisses, en pleine explosion chez les 18-34 ans qui cherchent à ressembler à Kim Kardashian et compagnie. Dont coût ? « Cela dépend de l'étendue de la liposculpture, mais il faut compter à partir de 5.500 euros... » C'est le prix à payer pour avoir une certaine garantie de résultat : « Même si chaque traitement peut avoir des complications, l'intervention doit être faite dans les règles de l'art », ponctue le chirurgien esthétique, dont environ 40 % des actes sont « réparateurs » - entendez : corriger ce qui a été mal fait.

Une réalité que déplore également Jean Hebrant, président de la société

belge de médecine esthétique (une spécialité à part entière depuis 2013) : « Il nous arrive très souvent de réparer les erreurs des autres. Les complications peuvent être de deux types, liées à l'endroit de l'injection qui n'est pas toujours pratiquée par une personne habilitée à le faire ou au produit lui-même. Beaucoup se vendent sous le manteau, comme l'acide hyaluronique ou la toxine botulique. Les résultats sont parfois catastrophiques, comme cette patiente qui avait les fesses grêlées de boules. Il est grand temps d'alerter les gens qui s'adressent à n'importe qui et au moindre coût : en cas d'erreur, qui peut être fatale, ils n'ont pas d'assurance. »

## De réels dangers

Le danger est réel, comme le soulignent également deux journalistes du *Parisien*, Elsa Mari et Ariane Riou, dans leur livre *Génération Bistouri* (Lattès). Et de citer deux cas extrêmes : celui de la star de télé-réalité Luna Skye, qui a contracté une septicémie (infection du sang) lors d'une intervention esthétique, et celui de cette trentenaire qui a failli mourir d'une injection dans l'artère faciale pratiquée par une personne non autorisée et a dû finalement se faire amputer les

narines...

Au cours de leur enquête qui les a menées dans plusieurs villes françaises jusqu'en Turquie où se pratique un « tourisme de l'esthétique » à prix cassés, les deux journalistes ont constaté que certains jeunes (parfois mineurs) se faisaient offrir un nouveau nez ou de nouveaux seins par leurs parents. D'autres économisent patiemment, quitte à faire appel à des injecteurs illégaux à moindre coût, avec tous les risques de complications que ça comporte. Parmi les pistes de solution qu'elles proposent, les deux autrices appellent notamment à réguler la publicité à laquelle certains chirurgiens - comme les praticiens illégaux - s'adonnent sur les réseaux sociaux, à grand renfort d'avant/après aussi vendeurs qu'interdits par la loi. « Ce qu'on dénonce, c'est l'industrialisation du phénomène. La chirurgie esthétique peut être nécessaire si quelqu'un souffre vraiment d'un défaut », tempèrent Elsa Mari et Ariane Riou. « Mais pas si ce défaut est provoqué par une norme dictée par les réseaux sociaux ! »

*Génération bistouri : enquête sur les ravages de la chirurgie esthétique chez les jeunes*, Elsa Mari et Ariane Riou, édition JC Lattès, 2023.

Ce n'est pas rare d'avoir des jeunes femmes de 22 ou 23 ans qui ont déjà eu recours à deux ou trois chirurgies esthétiques

Frank Plovier  
Chirurgien esthétique à Bruxelles

”

## La dysmorphophobie accentuée à cause du confinement

Dans leur livre *Génération Bistouri*, les journalistes Elsa Mari et Ariane Riou attribuent l'engouement pour les actes esthétiques non seulement aux diktats des réseaux sociaux, mais aussi au confinement : les écrans démultipliés par les réunions Zoom ont accentué ce qu'on appelle la dysmorphophobie, un trouble qui se caractérise par un décalage entre la manière dont on se perçoit et la réalité. Les chiffres des recettes

de l'Imcas au niveau mondial confirment leur analyse : si les produits vendus par les laboratoires aux professionnels ont reculé de 7 % en 2020, ils ont fait un bond de 26 % avec la réouverture des cabinets en 2021. « Le confinement a donné tout le loisir de s'observer. On a passé beaucoup de temps sur les réseaux sociaux, qui matraquent des normes tyranniques, ou en réunions Zoom, où on a pu voir son visage en

## 18-34 ans

La proportion des 18-34 ans qui ont eu recours à la médecine esthétique a dépassé en 2019 celle des 50-60 ans.

action et scruter ses défauts que les webcams accentuent... », souligne Ariane Riou. Ce phénomène porte un nom : le « Zoom Boom ». Avec les réseaux sociaux, la dysmorphophobie s'est amplifiée, au point qu'on la surnomme parfois dysmorphophobie Snapchat. Il n'est pas rare que des jeunes s'adressent à un chirurgien esthétique pour ressembler à l'image filtrée qu'ils ont construite... A.-S.L.